

Raphaëlle SIMON

Préface de Sophie LUTZ



Couples de feu et de foi

7 histoires d'amour, 7 itinéraires spirituels

Frédéric et Amélie OZANAM * Félix et Élisabeth LESEUR * Luigi et Maria BELTRAME
QUATTROCCHI * Charles et Zita de HABSBOURG * Pietro et Gianna BERETTA-MOLLA
* Baudouin et Fabiola de BELGIQUE * Enrico et Chiara CORBELLA-PETRILLO

Éditions Emmanuel

Raphaëlle Simon

Préface de Sophie Lutz

Couples de feu et de foi

Éditions Emmanuel

Conception couverture: © Christophe Roger
Photo 4^e de couverture: © Olivier Pain

Composition: Soft Office (38)

© Éditions Emmanuel, 2020
89, bd Auguste Blanqui – 75013 Paris
www.editions-emmanuel.com

ISBN: 9-782-35389-817-6
Dépôt légal: 3^e trimestre 2020

*À Nicolas,
« Mon bien-aimé est à moi, et moi je suis à lui ».
(Ct 2, 16)*

*Aux couples qui s'aiment,
à tous ceux qui peinent,
et parfois, ce sont les mêmes...*

À Xavier Lacroix.

Préface

Heureuse idée que d'ouvrir ce dossier, si négligé dans l'Église jusqu'à Vatican II : celui du mariage comme chemin de sainteté. Le Dieu-Amour a voulu que l'union de l'homme et de la femme soit l'image de ce secret « radioactif » qui le constitue et qui cherche sans cesse à se diffuser. C'est dire la puissance contenue dans le mariage, puissance qui traverse les sept histoires d'amour que ce livre raconte.

Pour que ce mystère manifeste plus vivement son évidence, Raphaëlle Simon a renoncé à des récits biographiques classiques pour se concentrer sur l'intimité de ces couples, leur rencontre, leur amour, leur vie commune, leur fécondité, quitte à omettre certains pans beaucoup plus connus de ces existences ou du moins en leur donnant uniquement la place nécessaire à la compréhension de leur mode de vie. Ce jeu d'inversion des perspectives fait toute la surprise et la saveur de ce livre.

Cette lecture m'a convaincue que ces couples chrétiens n'ont rien à envier aux autres quant à l'intensité de leur expérience d'amour. Ce sont de grands amoureux, qui ne se gênent pas pour goûter à fond les délices de cet état. Peut-être sont-ils plus audacieux encore que les autres pour rêver d'éternité et d'indestructibilité du lien qui les ravit. À leurs yeux, leur conjoint est un cadeau merveilleux pour lequel ils craignent de ne pas être

COUPLES DE FEU ET DE FOI

assez reconnaissants. Ils ont en commun de très mal supporter la séparation quand les circonstances l'imposent, et de se sentir davantage eux-mêmes sous le regard de l'autre. Ils ne boudent pas leur bonheur et pourtant leur histoire est loin d'être un long fleuve tranquille.

L'actualité douloureuse des abus dans l'Église a révélé à quel point il était dangereux de mettre une personne sur un piédestal parce que sa vie, son œuvre ou ses choix suscitent notre admiration. Pas seulement pour la personne admirée (en l'occurrence, nous parlons de personnes qui, à l'exception d'une, sont mortes et ne craignent plus pour leur orgueil), mais aussi pour celle qui se laisse gagner par une sorte de fascination pour une personnalité. De ce point de vue, il nous faut rectifier notre manière de nous projeter dans la vie « rêvée » ou « imaginée » de quiconque, car il y a là un refus du réel qui fausse notre rapport à la vie, aux autres, à Dieu. Voilà qu'est fortement bousculée notre tradition catholique de raconter la vie des saints. Je n'ai pu m'empêcher de ressentir résonner ce problème en moi en prenant connaissance de cet ouvrage. Je me suis demandé : dans quel état d'esprit renouvelé puis-je aborder cela ? D'un point de vue humain, pour l'amateur de biographies, il y a un plaisir certain à faire connaissance avec ces couples. D'un point de vue chrétien, c'est l'hagiographie trop légendaire ou désincarnée qu'il me faut interroger. Certaines personnes ne sont d'ailleurs pas canonisées dans ces sept histoires. Il me fallait donc les découvrir avec recul. Le contexte et l'époque de leur vie, les complexités de leur psychologie, leurs pratiques spirituelles orientent leur cheminement et ne disent pas tout de leur sainteté. La sainteté ne consiste pas en une accumulation de dévotions, et Dieu sait si les catholiques sont créatifs en la matière comme on peut le voir dans ces vies. L'intérêt de ces histoires est qu'elles nous invitent à être davantage attentifs au souci d'aimer le conjoint et, à partir de lui, les autres. N'est-ce pas le plus important ? Si la lecture de telles histoires est une manière

PRÉFACE

de réveiller notre propre souci d'aimer, alors il est encore bon de raconter et de lire des biographies de chrétiens. L'actualité met aussi en lumière qu'un style et un ton de récit hagiographique ne rendent pas hommage à la sainteté, dès lors que ce récit simplifie à l'excès le cheminement d'une vie. Raphaëlle Simon opte ici pour la sobriété et cherche ainsi à éviter l'idéalisation qui déforme la réalité et n'aide personne. Apprendre à aimer est long, progressif, parfois difficile. S'ouvrir à l'autre est un processus qui nécessite de mobiliser toutes les facultés humaines, dans lesquelles Dieu a mis sa force et sa beauté. Un récit qui cherche à rendre compte d'un chemin de foi est donc au défi de décrire l'énergie humaine à l'œuvre dans une personne qui a choisi de se brancher sur l'énergie même de Dieu. C'est l'éternelle question de la nature et de la grâce, si intimement liées dans le croyant qu'on distingue difficilement ce qui relève de la volonté humaine et ce qui relève d'un don divin.

Il existe une sorte de complexe chez certains chrétiens, qui craignent d'aimer leur époux ou leur épouse plus que Dieu. Ce scrupule peut naître d'une affirmation maladroite de la prééminence de la consécration à Dieu. Dans les histoires de ce livre, j'ai constaté que ce scrupule et la concurrence qu'il induit étaient peu présents. Je retiens plutôt que ces couples s'inspirent de la générosité de l'amour de Dieu pour aimer davantage. Ils considèrent que l'amour conjugal ne les empêche pas, mais leur permet au contraire de comprendre l'amour de Dieu. Et réciproquement. Leur foi ne les conduit pas à se détacher de l'autre, elle les rapproche. C'est tellement vrai que pour Félix, le seul incroyant de ces époux, l'amour conjugal sera le chemin vers Dieu après la mort de sa femme Élisabeth. Quant à elle, la souffrance de n'être pas comprise dans sa foi par son mari ne sera jamais un prétexte pour s'éloigner de lui. Maintenir la relation d'amour est ce qui prime pour Élisabeth. L'amour à la manière de Dieu embrasse tout, bien au-delà de l'Église. Dieu se laisse

COUPLES DE FEU ET DE FOI

approcher par des voies inimaginables de variété, et l'amour entre l'homme et la femme en est une d'excellence. Ceux qui aujourd'hui veulent encore se marier, sans être parfois capables d'exprimer la foi de leur baptême, associent leur amour à une source sacrée, dont ils ne savent pas le nom et que l'Église essaie de leur redonner.

Au fil de ces récits, tous les défis de la vie de couple sont illustrés. Il serait dommage de les lire en considérant que ce sont des couples qui ont eu de la chance dans l'assortiment, qui sont « bien tombés ». Ce serait précisément l'état d'esprit magique que je déplorais précédemment, qui nous fait tenir à distance la sainteté, ou l'aspiration au bonheur, et nous détourne du travail de l'amour. Osons regarder les défauts qui affleurent par moments, deviner les efforts déployés par ces couples qui n'aiment pas forcément dans la facilité. Ne passons pas trop vite sur ces caractères forts qui n'étaient pas forcément simples à vivre et sentons qu'ils marchent à l'aveugle autant que nous. Sentons la peur qui affleure dans la manière de se raccrocher à la foi, quand l'épreuve est trop lourde. N'idéalisons pas leur confiance en Dieu, qui est trébuchante comme la nôtre. La vraie confiance est tremblante, ne la rêvons pas sans nuages.

C'est à mon sens une réflexion importante pour aborder la part non négligeable de souffrances que ces couples affrontent, au sein même de leur mariage. Ce livre est une sorte de martyrologe, à cause du témoignage d'amour rendu au travers d'épreuves qui viennent toucher le cœur du cœur de ces couples. La question de la souffrance et de son sens s'y pose de manière aiguë et très concrète, au travers des morts d'enfants, dilemmes éthiques dans l'accueil de la vie, stérilité, guerres, exil, maladies, veuvages précoces, disparité de foi. Ces épreuves, que tout humain affronte, sont vécues avec les mêmes déchirements que n'importe qui, avec ce surcroît d'espérance que l'Esprit, qui souffle où il veut, distribue avec la même générosité sur le croyant et l'incroyant.

PRÉFACE

Alors que notre époque contemporaine est remplie des revendications de l'égalité homme-femme comme une revanche sur des siècles de domination, dont l'Église est souvent considérée comme une représentante coupable, force est de constater que dans ces couples, les femmes ont une très forte présence et ne semblent pas hésiter à prendre toute leur place dans l'équipage. Certaines exercent une activité professionnelle, comme Jeanne qui est médecin, ou Zita qui met en œuvre son talent d'assistance sociale, sans se réfugier dans son statut de reine ou de mère de famille nombreuse. Ces femmes ne se conforment pas à un modèle unique et montrent leurs aspirations et leur personnalité propre. La réforme que l'Église veut mener pour profiter davantage du charisme féminin pourrait lui permettre de rester un organisme vivant sans se dénaturer en structure. Elle pourra tirer parti de ce qui se vit dans la vie de couple où la parité naturellement vécue est source d'équilibre et de juste réalisation de soi pour l'un et l'autre. La parité dans le couple est un antidote à la rigidité. Elle appelle sans cesse l'équilibre des forces de vie en présence. On parle de la famille comme église domestique sans suffisamment songer qu'elle est aussi, et peut-être avant tout, un modèle pour la « grande » Église et non pas l'inverse. La richesse, la variété de ces sept histoires, montre assez combien dans le couple et la famille sont vécus tous les aspects de la vie humaine, et combien l'homme et la femme y acquièrent une expertise en humanité qui devrait irriguer l'Église, mais aussi la société tout entière. Regarder le mystère de l'Église vécu dans un couple ou comprendre le mystère de l'Église en contemplant le mystère d'un couple, c'est faire honneur à la parole de Dieu « à son image Il les créa ». Le mariage est icône de chair. Pour ceux qu'un livre de théologie sur le mariage découragerait, la manière dont ces couples considèrent le sacrement qu'ils se donnent est un catéchisme du mariage.

Les vies de ces couples couvrent presque exhaustivement la période qui s'étale du milieu du XIX^e siècle à notre début de

COUPLES DE FEU ET DE FOI

XXI^e siècle. Nous prenons conscience d'une révolution dans la vie des couples, perceptible avec le ton très différent de la dernière histoire qui montre Chiara et Enrico en proie aux angoisses actuelles face à l'engagement, quand les autres franchissent le pas définitif en quelques semaines ou mois. Pour un lecteur d'aujourd'hui, il peut être roboratif de faire un petit bain de simplicité dans ces décisions qui savent se prendre sans légèreté mais sans retard. Non pour déplorer le changement d'époque, mais pour mesurer les enjeux et les écueils d'un côté comme de l'autre.

Raphaëlle Simon offre dans ce livre une composition et une approche originales, qui font réfléchir au sens de la vie, du mariage, de l'amour humain, d'une manière inédite. Ces sept couples ne sont pas tous canonisés. Et j'ai presque envie de dire : tant mieux. Cette liste n'en est que plus ouverte. Chaque couple peut s'inscrire dans la continuité et comprendre l'intérêt de relire sa propre histoire comme un précieux maillon de la chaîne de ceux qui veulent vivre l'amour dans le mariage, ce chemin ayant perdu son évidence pour nombre de nos contemporains. Sept couples, un chiffre qui ouvre sur l'infini, tant elles sont nombreuses les facettes de la relation entre deux êtres. Que chaque lecteur écrive la huitième histoire, tout aussi unique, inimitable et instructive, avec son propre couple ou son propre cheminement.

Sophie Lutz

Introduction

Lorsque j'étais adolescente, avec quelques amies engagées comme moi dans le scoutisme, nous notions sur de petits carnets des citations de saints et paroles édifiantes. Je me souviens en particulier de celle-ci, d'Élisabeth Leseur : « Penser est beau, prier est mieux, aimer est tout. » Je ne connaissais rien de son auteur, si ce n'est qu'il s'agissait d'une laïque et grande spirituelle, auteur notamment de *Lettres sur la souffrance*. J'en gardais une image un peu poussiéreuse, très XIX^e siècle... Je découvrais plus tard, au-delà de la pieuse épouse, une grande amoureuse, une femme du monde, intelligente, formant avec son mari Félix un couple très attachant.

Vers l'âge de 25 ans, je découvrais, grâce à la lecture du livre de Jean Sévillia, un portrait de l'impératrice Zita, et grâce au cardinal Suenens, les notes spirituelles du roi Baudouin. La vie de ces deux souverains m'a profondément marquée. Ainsi, on pouvait être impératrice tout en demeurant une grande chrétienne, une épouse passionnée et une femme très aimée. De même, on pouvait exercer le pouvoir au sommet tout en ayant le souci constant des plus pauvres, rester un homme simple, un mari aimant et un chrétien authentique.

Lors de mes études de science politique, puis en tant que journaliste, je me suis intéressée de plus près à ces figures,

COUPLES DE FEU ET DE FOI

comme à d'autres (Frédéric Ozanam, la reine Fabiola...) dont la vie était marquée du sceau de l'amour et de la foi. En quête de modèles pour ma propre vie conjugale et familiale, je cherchais notamment des exemples de saintes mères de famille. Or, je n'en trouvais que très peu, pour ainsi dire toutes devenues veuves puis religieuses. « À croire qu'il faut tuer le mari ! » m'avait répondu en boutade l'évêque à qui je m'en ouvrais. Pourtant, Vatican II l'a rappelé, l'appel à la sainteté concerne tous les baptisés. Pourquoi alors si peu de couples béatifiés ou canonisés ? Le pape saint Jean Paul II a souhaité y remédier en renouvelant le regard de l'Église sur la sexualité, en contribuant à montrer combien le mariage était chemin de sainteté, en portant sur les autels une mère de famille ni veuve ni religieuse, Jeanne Beretta Molla, et en ouvrant la voie de la béatification à des couples, dont Luigi et Maria Beltrame Quattrocchi. Il a ainsi rappelé qu'on n'est pas saint tout seul !

Pour beaucoup, le mariage n'est qu'une affaire de sentiments ou un simple contrat, pouvant être rompu par l'une des deux parties. Mais le mariage est bien plus que cela. C'est le lieu de l'alliance, fondée sur l'amour inconditionnel et la confiance réciproque. Dans cette perspective, les risques, les échecs comme les réussites sont pris et assumés ensemble. Pour les chrétiens, le mariage est encore le lieu du salut. Le mari et la femme sont l'un avec l'autre et l'un pour l'autre canal de la grâce de Dieu. Chacun des conjoints devient alors école de sanctification pour l'autre.

Aujourd'hui, la forme traditionnelle du couple marié vivant avec ses enfants est devenue un modèle minoritaire, mais la famille reste une valeur refuge et le couple fait toujours rêver. Le mythe de l'amour romantique, qui ne peut être que passionnel ou fatal, séparant nécessairement l'amour du mariage, est trompeur et loin de la réalité. Le mariage « bourgeois », convenu, ne fait pas vraiment envie. Les histoires d'amour vantées par les séries qui mettent en scène l'adultère font sourire, mais ne rendent pas heureux.

INTRODUCTION

Les sept récits qui suivent, de Frédéric et Amélie Ozanam à Chiara et Enrico Petrillo, montrent au contraire la grande liberté que donne l'amour vrai, vécu dans toutes ses dimensions – *éros*, *philia* et *agapè* – dans l'aventure du mariage. La souffrance n'épargne aucun de ces couples, éprouvés dans leur vocation même, mais une joie secrète semble demeurer.

Aujourd'hui encore, nous avons besoin de modèles, de héros, de figures porteuses d'espérance. Nous avons besoin de lire et d'entendre de belles histoires. Le pape François, dans son message pour la 54^e Journée mondiale des communications sociales (24 mai 2020), ne dit pas autre chose : « Nous avons besoin de respirer la vérité des bons récits : des récits qui construisent et non qui détruisent, des récits qui aident à retrouver des racines et la force d'aller de l'avant ensemble. [...] Des récits qui remettent en lumière la vérité de ce que nous sommes, jusque dans l'héroïsme ignoré de la vie quotidienne. [...] Chacun de nous connaît diverses histoires qui ont une odeur d'Évangile, qui ont témoigné de l'Amour qui transforme la vie. Ces histoires réclament d'être partagées, racontées, pour les faire vivre en tout temps, dans toute langue, par tous les moyens. » C'est dans cette perspective que les pages qui suivent ont été écrites.

Si le récit de ces « couples de feu et de foi » peut sembler trop extraordinaire, ou éloigné de nos préoccupations actuelles, il faudra se rappeler qu'il ne s'agit pas tant de les imiter que de s'en inspirer, tant chaque couple est appelé à une vocation propre. Enfin, si exemplaires soient les personnes, Dieu seul est saint. C'est donc son œuvre à Lui qui est admirable en elles. « *Que votre lumière brille devant les hommes : alors, voyant ce que vous faites de bien, ils rendront gloire à votre Père qui est aux cieux* » (Mt 5, 14).

Amélie et Frédéric Ozanam

Deux cœurs brûlants de charité

*La voix de mon bien-aimé! C'est lui, il vient...
 Il bondit sur les montagnes, il court sur les collines,
 mon bien-aimé, pareil à la gazelle, au faon de la biche.
 Le voici, c'est lui qui se tient derrière notre mur:
 il regarde aux fenêtres, guette par le treillage.
 Il parle, mon bien-aimé, il me dit:
 Lève-toi, mon amie, ma toute belle, et viens...*

(Ct 2, 8-10)

En ce 23 juin 1841, il pleut des cordes sur le parvis de l'église Saint-Nizier à Lyon. La mère de la mariée, aux anges, raconte à sa propre mère les détails et l'émotion suscitée en ce jour des noces de sa fille chérie, Amélie Soulacroix, 21 ans, avec le jeune professeur si prometteur, Frédéric Ozanam, 28 ans. « Amélie était bien simple dans son costume de mariée... Quand elle est sortie de sa petite chambre dans ce costume si analogue à sa personne, il y a eu un mouvement d'admiration et le marié était

tout ému d'avoir une si belle fiancée [...]. Ils se conviennent si bien¹. »

Frédéric, qui a grandi à Lyon, voit autour de lui tous ses amis rassemblés pour la messe. Son frère aîné, Alphonse, est prêtre, c'est lui qui célèbre le mariage. Son frère cadet, Charles, sert la messe. Ses parents sont morts et, de leurs quatorze enfants, seuls les trois frères ont survécu. Mais aujourd'hui, Frédéric est heureux, et rien ne pourra lui ravir sa joie. « Quant à moi, écrira-t-il à son meilleur ami François Lallier, je ne sais plus où j'étais, je retenais à peine de grosses, mais délicieuses larmes, et je sentais descendre sur moi la bénédiction divine avec les paroles consacrées². » Il a seulement exigé qu'on ne danse pas le soir, non par puritanisme, mais parce qu'il ne sait pas danser et craint d'être ridicule. Les festivités ont donc été réduites à un déjeuner familial qui a lieu après la messe au château de Verney, sur la commune de Caluire-et-Cuire, résidence d'été des Soulacroix.

À vrai dire, rien ne prédisposait Frédéric Ozanam au mariage, lui qui n'a connu de près aucune femme hormis sa mère, sa sœur aînée tôt disparue, sa vieille bonne et ses deux cousines. Tout juste a-t-il fréquenté à Paris les salons de Madame Récamier et de Madame de Lamartine. Mais à l'université, ainsi qu'à la conférence d'histoire qu'il fréquente – exclusivement masculine –, il ne croise pas de jeunes filles. Aussi est-il plutôt sur la défensive, et même un brin misogyne, lorsqu'il déclare ne pas comprendre les femmes en général : « Leur sensibilité est parfois admirable mais leur intelligence est d'une légèreté et d'une inconséquence

1. Lettre de Zélie Soulacroix, mère d'Amélie, à sa mère, Joséphine Magagnos, restée à Marseille, le 5 juillet 1841, cité in « Notes biographiques d'Amélie Soulacroix », *Frédéric Ozanam. Actes du Colloque des 4 et 5 décembre 1998*, Faculté de théologie de Lyon, Paris, Bayard, 2001, p. 328.

2. Frédéric Ozanam à François Lallier, Lettre n° 331, cité in Gérard CHOLVY, *Frédéric Ozanam. L'engagement d'un intellectuel catholique au XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 2003, p. 435.

désespérantes¹. » Quant au mariage, il lui reproche d'être le plus souvent un « égoïsme à deux », qui « fait oublier tout le reste », entre en concurrence avec les liens d'amitié et compromet aussi la charité due au dehors du foyer. Il ironise : « Lallier vient d'épouser mille livres de rentes » ; « Chaurand épouse un million »². Mais derrière ce mépris se cache en fait un idéal, loin des mariages bourgeois convenus, et sans doute aussi une certaine peur de l'engagement. Lorsque le dominicain Lacordaire apprend que son ami Frédéric se marie, alors qu'il en aurait bien fait une recrue pour son Ordre, il déclare : « Ce pauvre Ozanam ! il est tombé dans le piège ! », réflexion qui remontera jusqu'aux oreilles du pape. Pie IX aurait réagi avec humour : « Je ne savais pas que Notre Seigneur avait créé six sacrements... et un piège³? »

Pourtant, en dépit de ses « répugnances », comme il le dit lui-même, Ozanam entrevoit le mariage comme « une vocation », à une époque où ce n'est pas courant. Mais une vocation « difficile ».

À 28 ans, Frédéric Ozanam s'est déjà fait un nom dans la petite société parisienne, où il côtoie les romantiques de l'époque : Chateaubriand, Sainte-Beuve, Lamartine, Vigny... Huit ans auparavant, il a créé avec six autres amis la première « conférence de charité » qui essaimera très vite et prendra le nom de Conférence Saint-Vincent-de-Paul. Le jeune homme a eu la chance d'habiter chez le grand physicien André-Marie Ampère pendant ses études. Docteur en droit, avocat, docteur ès lettres et auteur d'une thèse de philosophie sur Dante, titulaire d'une chaire de droit commercial à Lyon et bientôt professeur suppléant de littérature étrangère

1. Lettre du 5 octobre 1837 à François Lallier, cité in Xavier LACROIX, « Frédéric Ozanam, amoureux, époux et père », in *Frédéric Ozanam. Actes du Colloque*, *op. cit.*, p. 190.

2. *Ibid.*, p. 191.

3. Jean-Paul SAVIGNAC, *Le Bienheureux Frédéric Ozanam*, Paris, Le Laurier, 1998, p. 35.

à la Sorbonne, il s'est fait remarquer par ses publications, son intelligence brillante.

Et dire qu'il a bien failli ne jamais parvenir jusqu'à cet âge... À 6 ans, atteint d'une fièvre typhoïde, Frédéric a été sauvé miraculeusement de la mort grâce à la bière qu'il a réclamée ! Mais aussi grâce aux prières de sa mère à saint François-Régis...

Enfant « entêté, désobéissant, paresseux et gourmand¹ », selon ses propres dires, Frédéric change radicalement en prenant des résolutions au moment de sa première communion. Mais à l'adolescence, influencé par les idées sceptiques du siècle, il se met à douter. Une expérience douloureuse, qui lui « ronge le cœur² » et lui fait passer des nuits blanches. Il s'accroche alors aux sacrements, à la prière, lutte pour se confesser, dans un combat spirituel jusqu'alors inconnu. Son professeur de philosophie, l'abbé Noirot, le « sauvera » en le guidant avec confiance et en lui permettant de réconcilier foi et raison. C'est un garçon à l'imagination débordante, qui aime parler, débattre, écrire, confronter ses idées. Élève bardé de prix et de récompenses, Frédéric fait preuve d'une intelligence et d'une maturité précoces. Il s'intéresse aux langues étrangères et en parle plusieurs couramment, l'italien, l'espagnol, l'anglais, l'allemand, le grec et le latin, mais il a aussi voulu étudier le sanscrit et l'hébreu. Insatiable, il est à la recherche de la vérité. Ayant retrouvé la foi, c'est d'ailleurs à celle-ci qu'il veut consacrer toute sa vie : « Je promis à Dieu de vouer mes jours au service de la vérité qui me donnait la paix³. »

Ozanam est aussi un garçon très sensible, entouré de nombreux amis, incapable de vivre seul. C'est un grand affectif.

1. Gérard CHOLVY, *Frédéric Ozanam*, *op. cit.*, p. 66.

2. Frédéric OZANAM, *La Civilisation au cinquième siècle*, in *Ceuvres complètes*, t. 1, Paris, Lecoffre, 1873, p. 40-41 cité in Mgr Renauld DE DINECHIN, Charles MERCIER, Luc DUBRULLE, *Frédéric Ozanam, l'homme d'une promesse*, Paris, DDB, 2010, p. 10-11.

3. *Ibid.*

AMÉLIE ET FRÉDÉRIC OZANAM

Il a cependant compris que ces amitiés ne le comblaient pas. La perte de ses parents l'a beaucoup affecté. Il cherche sa vocation. « Je sens en moi se faire un grand vide que ne remplit ni l'amitié, ni l'étude ; j'ignore qui viendra le combler, sera-ce Dieu ? sera-ce une créature¹ ? » Il propose à son ami Lallier de vivre en colocation afin qu'ils s'aident mutuellement dans leur combat pour rester purs. « Mon imagination me dévore, lui confie-t-il. Nous vivrions comme deux frères [...], nous tâcherions ensemble de devenir meilleurs². » Frédéric veut répondre à l'appel de Dieu. Pour autant, il ne se voit pas religieux mais se sent plutôt investi d'une mission d'apôtre laïc dans le monde... Aussi se résout-il à demander conseil, à prier et à se donner un an de réflexion.

Quant à Amélie Soulacroix, c'est une jeune fille rangée, très heureuse en famille. Elle ne se sent aucune vocation particulière et n'envie pas spécialement le sort de celles qui sont déjà mariées. Elle a même fondé avec deux amies « la Sainte alliance de celles qui veulent rester filles³ » ! On lui a présenté deux beaux partis, qu'elle a déclinés. Elle a pourtant failli accepter la main de l'un d'eux, parce qu'un riche mariage permettrait d'assurer à ses vieux parents l'avenir de son frère Théophile, atteint d'une maladie osseuse dégénérative et paralysé depuis l'adolescence. La jeune fille est prête à se sacrifier par devoir, mais la vérité est que la perspective de ce mariage ne lui procure aucune joie. Ses parents, qui font confiance à son intuition et à ses sentiments, s'en remettent à son choix. Amélie renonce donc et se sent immensément soulagée.

1. Lettre n° 107 du 20 octobre 1835 à François Lallier, cité in Gérard CHOLVY, *Frédéric Ozanam*, op. cit., p. 234.

2. 2 novembre 1834, archives Laporte, cité *ibid.*, p. 228.

3. Raphaëlle CHEVALIER-MONTARIOL, *Amélie et Frédéric Ozanam. À la lumière de Vatican II*, Éditions Jouve, SSVP, 2009, p. 22.

Alors, par quel miracle la magie de l'amour a-t-elle opéré entre Frédéric et Amélie ? Le père d'Amélie est recteur de l'académie de Lyon, il a déjà rencontré Frédéric et a soutenu sa candidature universitaire. Mais c'est l'abbé Noirot, qui connaît bien les Soulacroix, qui le premier a l'idée de faire rencontrer les jeunes gens. Ozanam accepte, sans conviction. L'abbé trouve facilement un prétexte pour introduire Frédéric chez le recteur, afin qu'il puisse bénéficier de ses conseils. Lors de cette première entrevue, Amélie reste dans la pénombre et entend le jeune professeur : « Je ne le vis pas, mais je fus charmée par ses paroles¹ », se souviendra-t-elle. Le 31 décembre 1839, un détail insignifiant va changer le cours des choses. L'abbé Noirot revient avec Ozanam chez les Soulacroix et offre un petit présent à Amélie qui le donne aussitôt à son frère, ravi. Cette attention bouleverse Frédéric, comme le rapportera Amélie dans ses souvenirs : « Je ne m'occupais pas du tout de M. Ozanam, mais il m'a répété bien des fois que l'affection si grande de mon frère pour moi l'avait profondément touché ce jour-là. Dès lors, il pensa que je devais être cette personne dont M. Noirot lui parlait depuis longtemps². » Frédéric confirme dans une lettre à Amélie : « Ce fut alors, Mademoiselle, que tout fut consommé pour moi. Alors le mystère, longtemps interrogé, de ma vocation s'éclaircit. » Il reconnaît immédiatement dans celle qui n'était qu'une aimable étrangère « la compagne tutélaire de [s]es années futures ». Plus, il voit en elle celle que la Providence a mise sur sa route : « Je crus entendre les paroles qui, dans l'Écriture sainte, sont dites au jeune Tobie : n'hésitez plus, car elle vous fut destinée dès l'éternité. Elle marchera avec vous dans le même chemin et le Seigneur miséricordieux vous sauvera l'un par l'autre³. »

1. « Notes biographiques d'Amélie Soulacroix », art. cité, p. 326.

2. *Ibid.*

3. Lettre du 1^{er} mai 1841, in Léonard DE CORBIAC, en collaboration avec Magdeleine HOUSSAY, *Correspondance Frédéric Ozanam et Amélie Soulacroix*, Paris, DDB, 2018, p. 244-245.

AMÉLIE ET FRÉDÉRIC OZANAM

Autre événement important qui va conforter Ozanam dans le choix de se marier : le 14 octobre de l'année suivante, il est reçu premier à l'agrégation de lettres. Pour lui, c'est un signe évident. Il doit être « dans le monde » plutôt que religieux. Il se décide alors à demander la main d'Amélie, le 21 novembre 1840, jour de la Présentation de Marie, et la jeune femme accepte tout de suite. « J'ai consenti à ce que je croyais ne jamais consentir¹ », lui avouera-t-elle quelques mois plus tard, « jusqu'au jour où vous me demandâtes à mon père, je fuyais le mariage² ». Amélie a l'intuition que cet homme, qui l'a choisie, elle, sans fortune, alors qu'il aurait pu faire à Lyon les plus riches mariages, pourra la rendre heureuse et qu'elle aussi fera son bonheur : « J'étais enchantée de partager la destinée d'une personne si estimée, si respectée et que tout le monde aimait et qui me paraissait si digne d'être aimée sans partage. [...] Dès lors, je sentis que Dieu me faisait une grâce immense et qu'il me donnait plus que je ne méritais³. » Pour Amélie aussi, Frédéric apparaît comme un don de Dieu qui dépasse ses espérances.

Une messe à Fourvière, et les voilà qui se regardent comme « irrévocablement fiancés ». Mais à peine la bague passée au doigt de sa fiancée, Frédéric doit quitter Lyon pour Paris où il est attendu pour son premier cours en Sorbonne. Les noces ne sont prévues qu'en juin suivant. La séparation, pendant sept longs mois, les oblige à s'écrire beaucoup, longuement, passionnément...

Madame Soulacroix invite Frédéric à écrire une fois par semaine, étant bien entendu qu'elle lira le courrier destiné à Amélie... Il ne savait pas trop comment s'y prendre après ces premières entrevues. Au ton un peu conventionnel et aux phrases ampoulées du début vont bientôt succéder des mots plus simples, jaillis du cœur. « C'est grâce à leur correspondance qu'ils commencent

1. Lettre du 14 mars 1841, *ibid.*, p. 177.

2. Lettre du 12 juin 1841, *ibid.*, p. 333.

3. « Notes biographiques d'Amélie Soulacroix », art. cité, p. 327.

à bâtir leur couple¹», note l'historienne Agnès Walch. « Ils se sont écrit des mots qu'ils n'auraient ni pensé ni osé dire de vive voix. Ces longues fiançailles de papier les ont fait connaître l'un à l'autre, se découvrir et s'apprécier mutuellement². » Frédéric est un grand romantique, il utilise les expressions de l'amour courtois, idéalise l'être aimé. Plus naturelle et franche, Amélie n'hésite pas à le faire redescendre sur terre et à lui faire perdre ses illusions: « Dites bien à vos amis que votre fiancée n'a ni les cheveux d'or ni les joues de roses. Que c'est tout simplement une bonne jeune fille élevée par de bons parents et voilà tout³. » Ou encore: « Je ne suis pas si pieuse que vous le croyez et je vous tromperais si je vous laissais cette persuasion⁴. » « Lorsque vous me connaîtrez mieux, lui demande-t-elle dans une autre lettre, serez-vous indulgent pour mes défauts⁵? »

Amélie veut être au courant de tout, des succès de son fiancé comme de ses échecs, pour pouvoir déjà partager ses joies comme ses peines: « Oh! écrivez-moi tout⁶. » Elle va jusqu'à se fâcher parce qu'il ne lui confie pas ses soucis: « Encore une lettre! et vous ne me parlez pas de vos ennuis⁷... »; « Ainsi lorsque vous aurez quelqu'ennuis, quelques chagrins, venez me les confier. Laissez-le-moi et faites-moi tout partager afin de pouvoir dire *nous*. À cette condition je vous pardonne votre silence. Vous avez craint de m'affliger, croire cela est bien mal⁸... »

1. Agnès WALCH, « Un itinéraire matrimonial exemplaire », in Bernard BARBICHE, Christine FRANCONNET (dir.), *Frédéric Ozanam (1813-1853). Un universitaire chrétien face à la modernité*, Paris, Cerf, coll. « Cerf Histoire », 2006, p. 78.

2. *Ibid.*, p. 78-79.

3. Lettre du 29 décembre 1840, in *Correspondance Frédéric Ozanam et Amélie Soulacroix*, *op. cit.*, p. 41-42.

4. Lettre du 24 avril 1841, *ibid.*, p. 225.

5. Lettre du 7 février 1841, *ibid.*, p. 96.

6. Lettre du 17 janvier 1841, *ibid.*, p. 59.

7. Lettre du 6 mars 1841, *ibid.*, p. 153.

8. Lettre du 27 février 1841, *ibid.*, p. 141.

AMÉLIE ET FRÉDÉRIC OZANAM

Frédéric fait amende honorable et promet de la prendre au mot : « Désormais, nous dirons *nous*¹... » Il tient parole. « Dans sa correspondance, à partir de son mariage, il y a toujours “Madame Ozanam et moi”, ou “ma femme et moi”, note le théologien Bruno Hübsch. Il y a une volonté de faire en sorte que son œuvre soit aussi celle de son épouse². » D’ailleurs, Frédéric a déjà beaucoup évolué sur sa vision du mariage, qu’il entrevoit véritablement comme une œuvre commune, et il en fait part à Amélie : « J’y vois une destinée faite à deux, une association où l’on met en commun intelligence, sensibilité, dévouement, pour recueillir ensuite en commun les fruits de la postérité ; j’y reconnais le plaisir de suivre ensemble, avec un égal intérêt, les progrès favorables, de se consoler mutuellement dans les heures d’épreuve³. »

Frédéric est anxieux de nature : il s’inquiète pour ses cours, n’en dort pas la nuit ; il est si nerveux que plusieurs fois, il en perd la voix. Amélie lui apporte sérénité, bon sens et humour. Elle rencontre un jour Lacordaire, qui lui dit que « Fred » a longtemps hésité entre le mariage et les Prêcheurs : « Concevez si je suis fière de l’avoir emporté⁴! », plaisante-t-elle. Amélie n’hésite pas à faire de l’autodérision. À Frédéric, elle raconte : « Je fais un cours d’économie domestique et je deviens une fiancée terriblement femme de ménage⁵. » Elle se moque aussi gentiment de l’accouplement de son bien-aimé et de son goût pour le négligé : « J’ai bien envie d’élever un de vos amis à la dignité d’inspecteur de

1. Lettre du 6 mars 1841, *ibid.*, p. 146.

2. Raphaëlle CHEVALIER-MONTARIOL, Xavier LACROIX, Marcel VINCENT, débat animé par Yves KRUMENACKER, « Frédéric Ozanam, le saint laïque », in *Frédéric Ozanam. Actes du Colloque*, *op. cit.*, p. 207.

3. Lettre du 21 mars 1841, in *Correspondance Frédéric Ozanam et Amélie Soulacroix*, *op. cit.*, p. 195-196.

4. Lettre du 7 mars 1841, *ibid.*, p. 155.

5. Lettre du 8 mars 1841, *ibid.*, p. 163.

vosre vestiaire¹. » Il faut dire qu'Ozanam se fiche pas mal de sa tenue: il n'est pas coquet, ayant tout de l'intellectuel distrait. Un de ses élèves l'a dépeint comme quelqu'un « qui n'avait rien de ce qui prédispose en faveur d'un homme, ni la beauté, ni l'élégance, ni la grâce. Sa taille était médiocre, son attitude gauche et embarrassée; des traits incorrects, un teint pâle, une extrême faiblesse de vue, qui donnait à son regard quelque chose de troublé et d'indécis, une chevelure longue et en désordre lui composait une physionomie assez étrange. Mais, poursuit-il, on ne pouvait rester longtemps indifférent à cette expression de douceur et de bonté². » Il semblerait que l'humour d'Amélie soit communicatif car Frédéric lui renvoie une lettre où il se moque de la façon dont il a égaré son manteau lors d'une soirée: qui aurait bien pu échanger un manteau chic contre son vieux pardessus râpé?

Pour les deux amoureux, le courrier fait l'objet d'une procédure sacrée: « Vous ne savez pas qu'en recevant vos lettres, écrit Frédéric, mon premier sentiment est de remercier Dieu qui me donne cette joie, que je m'enferme ensuite et me recueille dans ma chambre comme devant un autel, que je brise avec émotion ce cachet qui porte votre chiffre, et qu'enfin je lis et je relis en m'interrompant pour les baiser plusieurs fois. Et puis cette délicieuse lecture recommence le soir³. » Les lettres reçues sont serrées dans un portefeuille de velours et de satin qui fait l'objet de tous les soins. Frédéric gardera cette correspondance comme un trésor, dans un livre d'or pieusement conservé dans les archives familiales. Quant à Amélie, ses parents se plaignent qu'elle s'enferme trop souvent dans sa chambre pour écrire...

Au fur et à mesure que le temps passe, les sentiments s'approfondissent, le désir s'enflamme. Frédéric avoue à Amélie: « J'ai de

1. Lettre du 4 mai 1841, *ibid.*, p. 253.

2. Gérard CHOLVY, *Frédéric Ozanam*, *op. cit.*, p. 474.

3. Lettre du 9 mars 1841, in *Correspondance Frédéric Ozanam et Amélie Soulacroix*, *op. cit.*, p. 160.

AMÉLIE ET FRÉDÉRIC OZANAM

grands besoins de cœur, je me sens (permettez que je le dise) des sources de tendresse infinies qui sont impatientes de s'épancher : une alliance que les convenances seules auraient déterminée ne m'aurait jamais suffi¹. » À l'idée de se revoir, les tourtereaux ont « le cœur palpitant, l'âme émue² ». À Pâques, Frédéric a pu passer quelques jours à Lyon et retrouver sa fiancée... aussi la séparation exacerbe-t-elle les sentiments. Amélie, qui exprime souvent ses craintes et appréhensions envers le mariage, manifeste aussi progressivement sa confiance : « Je pensais au jour où je serais là, devant Dieu, et vous à côté de moi, que devant votre frère, nous dirions oui et que ce serait pour toujours, à jamais ! Ces mots me paraissent toujours un peu effrayants, mais quand je relis vos lettres, la dernière surtout, je me rassure car vous me promettez de me rendre heureuse, vous m'assurez de votre affection qui durera toujours ainsi, n'est-ce pas³ ? » Frédéric, lui, a beaucoup de mal à supporter une nouvelle séparation et avoue comprendre ainsi le supplice du purgatoire. Avec les mots de la poétesse du XII^e siècle Marie de France, il redit à sa fiancée son amour désormais indéfectible : « Ni vous sans moi, ni moi sans vous⁴ », mots qu'Amélie reprend à son compte un mois après. Elle lui témoigne toute sa confiance dans leur bonheur à venir : « Je voudrais être tout pour vous comme vous devrez être tout pour moi. Vous m'aimerez, n'est-ce pas ? Alors pourquoi ne serions-nous pas heureux ? Est-ce que sans illusion, nous ne pouvons pas croire au bonheur ? Les afflictions, les douleurs, les chagrins viendront nous visiter, il n'y a pas de vie sans amertume ; mais nous les supporterons avec courage, avec résignation, comme des épreuves que Dieu envoie. On est plus fort lorsqu'on est deux⁵. »

1. Lettre du 14 février 1841, *ibid.*, p. 111.

2. Lettre du 4 avril 1841, *ibid.*, p. 216.

3. Lettre du 20 février 1841, *ibid.*, p. 126-127.

4. Lettre du 26 avril 1841, *ibid.*, p. 228.

5. Lettre du 8 juin 1841 *ibid.*, p. 325.

COUPLES DE FEU ET DE FOI

Le vouvoiement des fiançailles se muera naturellement en tutoiement après le mariage. Amélie et Frédéric passent ainsi l'un et l'autre de « Monsieur » ou « Mademoiselle » à « mon cher Frédéric », « ma bonne Amélie » ou encore « mon bien-aimé », « ma bien-aimée ». Ils s'écrivent énormément, longues lettres et courts billets, habitude qu'ils garderont toute leur vie, même entre la Sorbonne et leur appartement parisien. « S'ils avaient eu un portable, ils se seraient ruinés¹! », a confié leur descendante, Raphaëlle Chevallier-Montariol.

Dans les années de leurs « fiançailles épistolaires », le courrier est un moyen bien lent : il faut cinquante heures en diligence pour faire Lyon-Paris et quatre jours pour espérer une réponse. En dépit des obstacles, Amélie en perçoit les bienfaits et écrit dans sa toute dernière lettre avant le mariage : « Qu'elle soit bénie pourtant cette correspondance qui nous a fait connaître l'un à l'autre. Venez sans crainte, je crois par moments que je vous entends arriver et mon cœur bat si fort qu'il semble qu'il va éclater. [...] Arrivez vite, et ne doutez pas du bonheur que j'aurai à vous revoir car je n'ai jamais hésité depuis le jour où je vous ai dit que c'était pour toujours². »

Amélie s'est préparée sérieusement au mariage, avec le secours de la prière, de la confession et de l'eucharistie. Frédéric utilise même le mot de « noviciat » pour ses fiançailles et plusieurs fois celui de « ministère »³. Ils se trouvent devant un mystère qui les dépasse, mais qu'ils vivent comme un moyen de perfection personnelle et de sanctification mutuelle. Frédéric considère sa femme comme son ange gardien, se tenant à ses côtés pour

1. Raphaëlle CHEVALIER-MONTARIOL, Xavier LACROIX, Marcel VINCENT, débat animé par Yves KRUMENACKER, « Frédéric Ozanam, le saint laïque », art. cité, p. 210.

2. Lettre du 12 juin 1841, in *Correspondance Frédéric Ozanam et Amélie Soulacroix*, op. cit., p. 334.

3. Raphaëlle CHEVALIER-MONTARIOL, *Amélie et Frédéric Ozanam*, op. cit., p. 29.

AMÉLIE ET FRÉDÉRIC OZANAM

le rendre meilleur. Ils veulent se rendre heureux l'un l'autre. Et Ozanam ne boude pas son plaisir lorsqu'il écrit à son meilleur ami Lallier, cinq jours après son mariage : « Je ne me lasse pas d'être heureux. Je ne compte plus les moments ni les heures, le cours du temps n'est plus pour moi, que m'importe l'avenir ? Le bonheur dans le présent, c'est l'éternité, je comprends le Ciel¹. »

Après une cure à Allevard, en Dauphiné, pour que Frédéric soigne son mal de gorge, le jeune couple part en voyage de noces en Italie. Pour Ozanam, c'est un retour aux sources puisqu'il est né à Milan et y a vécu les trois premières années de sa vie. Il y est retourné en voyage avec ses parents, connaît la langue et a étudié de près la littérature italienne. Mais pour Amélie, il en va tout autrement et c'est une véritable aventure qu'elle vit là, pleine de confiance en son nouveau mari – tandis que ses parents sont morts d'inquiétude. Les jeunes mariés partent pendant deux mois, visitent Gênes, Naples, Capri, avant de rejoindre la Sicile, puis Rome – où ils reçoivent la bénédiction papale – et la Toscane. Frédéric fait voyager sa jeune épouse par bateau à vapeur, en train (le rail en est encore à ses débuts), parfois en carriole tirée par une mule, et la guide dans les cités antiques en fin connaisseur. Ils dépensent presque tout leur argent pour ce voyage.

Enfin de retour, ils s'installent à Paris, « un peu comme des étudiants² » se souvient Amélie. « De charmants souvenirs valaient bien des fauteuils et nous nous trouvions très heureux dans notre modeste logis³. » Frédéric a seulement voulu faire un extra pour sa femme et lui a acheté un piano Pleyel – une folie. Amélie écrit à sa mère son bonheur de jeune femme, comment ils se promènent, avec Frédéric, le dimanche après-midi aux Tuileries et aux Champs-Élysées, bien habillés, chapeau, châle et

1. Lettre à François Lallier, 28 juin 1841, cité par Xavier LACROIX, « Frédéric Ozanam, amoureux, époux et père », art. cité, p. 199.

2. « Notes biographiques d'Amélie Soulacroix », art. cité, p. 330.

3. *Ibid.*, p. 330.

manteau : « Frédéric me racontait des histoires, il était charmant, nous étions comme des pinsons¹. »

Ozanam a renoncé à une chaire de professeur à Lyon pour celle, beaucoup plus précaire et quatre fois moins bien payée, de professeur suppléant à la Sorbonne. Mais il souhaite s'adresser au plus grand nombre d'étudiants possibles, et Amélie le soutient dans son choix. C'est pourtant pour elle un immense sacrifice de s'installer dans la capitale et de couper ainsi le cordon avec sa famille restée à Lyon. Au quotidien, Amélie donne à Frédéric une plus grande stabilité affective, elle veille à son emploi du temps et à son sommeil, créant un cadre de vie favorable à son travail et à ses recherches. C'est encore elle qui gère le budget. Frédéric travaille toujours énormément, reçoit des étudiants, et il faut parfois toute la diplomatie de sa jeune épouse pour écarter les importuns et canaliser son activité débordante. Elle apaise beaucoup Frédéric, toujours anxieux avant ses cours et insatisfait après, l'entoure de ses soins prévenants et n'hésite pas aussi à lui donner des conseils pratiques, comme numéroter ses pages en gros pour remédier à son éternelle distraction... Frédéric s'épanouit au contact de cette jeune femme joyeuse, pétillante et drôle.

De son côté, Frédéric est attentif à ce qu'Amélie puisse développer son esprit et avoir du temps pour elle². Déjà, il a conscience que « la fin du mariage n'est pas la naissance des enfants [...] mais la consécration primitive de toute société humaine dans cet amour qui en est le lien ». « Dans le mariage chrétien, tout se partage et rien ne se rompt ; tout se partage, devoirs, conditions : les devoirs sont égaux pour les deux parties contractantes. Toutes les deux doivent apporter une même espérance, un cœur

1. Gian Franco SCHUBIGER, « Frédéric et Amélie Ozanam », in *Couples saints et bienheureux*, Les Plans-sur-bex, Parole et Silence, 2004, p. 140.

2. Raphaëlle CHEVALIER-MONTARIOL, *Amélie et Frédéric Ozanam*, *op. cit.*, p. 34.

AMÉLIE ET FRÉDÉRIC OZANAM

égal¹... » Pour lui, sa femme est bien « la compagne de sa vie et l'associée de toute sa destinée² ».

Amélie est heureuse en ménage. « Dieu nous fit la grâce, dans un temps où cela est bien rare, de nous aimer tendrement³ », se souvient-elle. Et, parlant de Frédéric : « Sa bonté pour moi a été extrême⁴. » Les époux sont passionnément amoureux et manifestent concrètement leur amour, loin des unions de convenance des milieux bourgeois qui ne font pas envie. Frédéric offre des fleurs à sa femme tous les samedis. Il la « fleurit », comme il dit lui-même, « afin que les visiteurs du dimanche soir vissent bien, quand ils viendraient, qu'il y avait chez nous quelque chose qui ne flétrissait pas »⁵. Amélie reçoit en effet le dimanche soir, sous forme de table ouverte. Artistes, intellectuels aux opinions diverses, peintres, étudiants, amis ou famille viennent d'autant plus volontiers qu'Amélie est à l'aise dans ce rôle. Les époux ont d'ailleurs conscience de leur amour rayonnant, au-delà de la sphère privée ; c'est même pour eux un témoignage. Frédéric dit beaucoup de bien de sa femme en public, ce qui met Amélie dans une grande confusion. « J'en avais surtout une grande honte devant les femmes que je savais n'être pas heureuses⁶. » Pour le jeune marié, il s'agit là encore de manifester publiquement la tendresse qu'il porte à sa femme et l'hommage que tout mari doit à son épouse, mais aussi de témoigner que leur amour dépasse les simples réalités humaines. Dans l'intimité, Frédéric offre également à sa femme chérie un bouquet de fleurs tous les 23 du mois, jour de leur anniversaire de mariage. « Et pendant douze ans, en

1. Frédéric OZANAM, *La Civilisation au cinquième siècle*, op. cit., leçon XIV : « Les femmes chrétiennes », cité *ibid.*, p. 33.

2. Gérard CHOLVY, *Frédéric Ozanam*, op. cit., p. 563.

3. « Notes biographiques d'Amélie Soulacroix », art. cité, p. 331.

4. *Ibid.*

5. Lettre du 27 juillet 1844, in *Correspondance Frédéric Ozanam et Amélie Soulacroix*, op. cit., p. 628.

6. « Notes biographiques d'Amélie Soulacroix », art. cité, p. 331.

COUPLES DE FEU ET DE FOI

quelque lieu que nous nous soyons trouvés, il n'a jamais manqué une seule fois, le 23 de chaque mois, de me donner des fleurs¹. » D'ailleurs, le 23 est toujours célébré comme un jour de bonheur, et plus encore le 23 avril. Frédéric couvre Amélie de baisers, lui écrit des poèmes et des prières.

Dès l'année qui suit leur mariage, les époux attendent un « heureux événement », mais très vite, Amélie présente des risques de fausse couche. Celle-ci advient à la fin du mois de mai. Fièvre, délire, faiblesse extrême, la jeune mariée frôle la mort. Cette épreuve les abat tous les deux. Frédéric confie qu'il avait déjà « le cœur dilaté » à l'idée d'être père. Pour ne pas sombrer dans le désespoir, il prie, mais la plaie reste béante. Amélie doit se reposer et quitte Paris avec sa mère pour Oullins, près de Lyon, où son père a loué une maison de campagne. Frédéric, retenu à Paris pour ses travaux, ne pourra la rejoindre avant la mi-août. La séparation, déchirante, est très mal vécue par le couple, surtout par Frédéric. Cet éloignement géographique leur fait reprendre la plume. Ils s'écrivent quotidiennement des lettres enflammées. Dès le jour du départ, Frédéric s'adresse à son Amélie, sa « fille adorée, sœur chérie, aimée de tous », et lui remet une lettre pour le train : « Je ne voulais pas te quitter. [...] Je sens ta douce étreinte, j'entends le souffle léger qui soulève ta poitrine, j'épie toutes tes émotions, tous tes souvenirs, toutes tes espérances ; je m'y retrouve et je suis heureux. [...] Tu as fait mon bonheur pendant un an et tu l'as préparé pour la vie, pour l'Éternité. Oui, l'amour est éternel, il ne connaît ni le temps ni les distances². » Amélie lui répond sur le même ton : « Tout en t'écoutant je t'embrassais de tout mon cœur comme lorsque tu me mets sur tes genoux et que tu me parles doucement à l'oreille. Mon cher bien-aimé, je t'aime

1. *Ibid.*

2. Lettre du 19 juillet 1842, in *Correspondance Frédéric Ozanam et Amélie Soulacroix*, *op. cit.*, p. 343-344.

plus que je ne le croyais avant de partir¹. » À l'arrivée de la lettre suivante de Frédéric, Amélie se précipite, le cœur battant : « Je me suis sauvée dans ma chambre, pour nous enfermer tous les deux tout seuls ; puis je me suis mise assise sur tes genoux, mes bras autour de ton cou, et je t'ai écouté. Quand tu as eu fini je t'ai fait recommencer, puis je t'ai fait recommencer encore, et j'ai pensé longtemps à toi, te parlant dans mon cœur. Oh ! je t'aime bien mon âme, je t'aime bien, et comment en serait-il autrement, tu m'aimes tant et si bien comme je le voulais². »

À tout bout de champ, ils se redisent à quel point l'autre leur manque. « N'est-ce pas qu'une autre fois, nous ne nous quitterons plus ? [...] Écris-moi souvent ainsi, écris-moi longuement, c'est ma seule consolation³ », confie un Ozanam très affecté. Il lui dit son ennui, son sentiment d'abandon, combien la maison est déserte sans elle. Amélie le console : « Je donnerais tout au monde pour te voir un instant et recevoir une caresse de toi⁴ », ou encore : « J'étais très belle et tout le monde m'en a fait compliment, mais que j'eusse préféré entendre un seul mot de toi, un seul petit mot comme lorsque tu es bien amoureux, que tu me trouves bien selon ton cœur et que je le devine dans tes yeux⁵. »

Le sacrifice de la séparation est si difficile qu'ils finissent par « craquer ». En filigrane, le ton change, comme en témoignent ces mots d'Amélie à Frédéric : « Je pense qu'il t'a fallu de grandes occupations pour rester quatre jours à Paris sans m'écrire⁶. » En fait, leurs lettres se sont croisées. Frédéric, qui est contrarié de devoir retarder de quelques jours les retrouvailles à cause d'obligations professionnelles, écrit à Amélie : « Je n'y puis tenir plus

1. Lettre du 22 juillet 1842, *ibid.*, p. 360.

2. Lettre du 23-34 juillet 1842, *ibid.*, p. 362.

3. Lettre du 25 juillet 1842, *ibid.*, p. 372.

4. Lettre du 26 juillet 1842, *ibid.*, p. 375.

5. Lettre des 27-28 juillet 1842, *ibid.*, p. 387.

6. Lettre du 5 août 1842, *ibid.*, p. 424.

et je n'hésite pas à l'avouer, c'est déjà assez héroïque d'avoir fait un sacrifice de trois semaines. Mon stoïcisme ne va pas au-delà¹... » et encore : « Tu me grondes cependant et tu ne veux pas comprendre [...] mais je t'expliquerai et tu m'absoudras. »

Les jeunes époux se retrouvent quelques jours, mais Frédéric doit repartir très vite à Paris et la nouvelle séparation exacerbe les sentiments. C'est leur première crise conjugale. Amélie prolonge son absence, tiraillée entre l'amour des siens – sa mère se montre quelque peu possessive – et l'amour de son mari. Frédéric n'en peut plus et lui adresse une très longue lettre : « Si cette séparation se prolonge, si elle ne s'abrège point, il faudra longtemps pour réparer le mal qu'elle m'a fait... Sois généreuse, quitte ton petit paradis terrestre d'Oullins, où tu es si bien, mais où je ne suis plus. Viens à moi. Presse l'époque de ce départ²... » Trois jours après, il lui dit combien il souffre d'être seul : « Ne prends point mes paroles pour des reproches. Non, c'est l'expression simple de mes peines³. »

Amélie lui répond avec toute sa sollicitude : « Je n'aurais pas dû te quitter... Si je pouvais, je partirais de suite et viendrais te trouver⁴ » et encore : « Je ne croyais pas, cher Frédéric, que tu me deviendrais un jour si nécessaire, et je ne me croyais pas capable de tant t'aimer⁵... »

À quelques jours des retrouvailles à Paris, Ozanam intériorise cette longue absence : « Peut-être la Providence a-t-elle voulu nous laisser un moment l'un sans l'autre pour nous faire voir que l'un sans l'autre nous ne pouvions vivre⁶. » Il demande humblement pardon à Amélie de son impatience, d'avoir cédé à son extrême tristesse. Seul son état d'« amoureux passionné » peut

1. Lettre du 6-7 août 1842, *ibid.*, p. 429.

2. Lettre du 30 septembre 1842, *ibid.*, p. 471 et suiv.

3. Lettre des 2-3 octobre 1842, *ibid.*, p. 480.

4. Lettre des 2-3 octobre 1842, *ibid.*, p. 187.

5. Lettre du 4 octobre 1842, *ibid.*, p. 504.

6. Lettre du 6 octobre 1842, *ibid.*, p. 505.

AMÉLIE ET FRÉDÉRIC OZANAM

expliquer la peine de son absence : « Tu me pardonneras donc beaucoup parce que j'ai beaucoup aimé¹... » Les époux enfin réunis retrouvent Paris et déménagent rue Garancière, près du jardin du Luxembourg.

En avril 1843, le Samedi saint, Amélie fait une deuxième fausse couche. Elle a de nouveau l'obligation de se reposer pendant une longue période. Elle part donc en convalescence d'abord chez des amis à Nogent-sur-Marne, puis au Havre parce que les médecins lui ont prescrit des bains de mer, enfin chez ses parents à Lyon. Et elle recommencera l'année suivante quinze jours à Dieppe, pendant l'été.

Aux mêmes maux, les mêmes effets. Frédéric vit très mal ces nouvelles séparations. Les tensions se cristallisent, surtout autour de la belle-famille. Frédéric constate qu'Amélie est encore très attachée à ses parents et n'a pas complètement coupé le cordon, et que ses beaux-parents, si aimants soient-ils, sont parfois pesants. Mais là encore, le jeune homme passionné comprend qu'il doit aimer d'une autre façon. Il vit alors une véritable « conversion » à l'amour conjugal, à la véritable alliance. Une très longue lettre à Amélie témoigne de ce tournant dans la vie d'Ozanam : « Voici deux ans que je suis frappé en ce qui m'est le plus cher, et après avoir tout arrangé pour ma félicité dans ce monde, il se trouve qu'elle est troublée de manière imprévue et terrible par les maux que tu as supportés chrétiennement. [...] En interrogeant ces deux années passées dans l'état de mariage, je trouve que j'ai mal usé de ses bienfaits et de ses grâces. Une épouse m'avait été donnée pour être auprès de moi une image de la bonté de Dieu et me rendre meilleur par la puissance charmante qu'elle exerce sur moi. Au lieu d'aimer en elle Celui qui me l'a donnée, c'est moi-même que j'ai cherché en elle, c'est moi que j'ai voulu faire adorer dans son cœur, c'est moi que j'ai voulu faire entrer seul

1. Lettre du 17 octobre 1842, *ibid.*, p. 515.

COUPLES DE FEU ET DE FOI

dans ses pensées, et ce misérable égoïsme, croyant ne pas être au gré de son impatience, a été la cause de toutes mes inquiétudes.» S'ensuit une sorte de relecture de sa vie, avec la résolution de vivre plus saintement à l'avenir, ainsi qu'une demande de pardon et de soutien à sa chère femme : « Je viens te prier de pardonner mes fautes et les ennuis qu'elles t'ont causés : je viens te redemander ta confiance, ton estime, et cet amour qui ne me manquera jamais. J'en ferai un meilleur usage. [...] Tu es amoureuse de tout ce qui est grand, tu me soutiendras, tu m'aideras, tu seras le rayon de lumière toujours dans ma pensée. » Et il termine ce long témoignage par une invitation à le retrouver, à la manière du Cantique des cantiques : « Viens donc, ma bien-aimée, ma colombe, mon ange, viens entre mes bras, contre mon cœur, viens me rapporter le tien qui est si pur et si généreux : que Dieu nous bénisse en voyant qu'au bout de deux années, nous nous aimons mille fois plus qu'au premier jour¹ ! »

En effet, chaque séparation incite les deux époux à une correspondance qui les montre de plus en plus unis et amoureux. « Il est très surprenant de trouver dans leurs lettres tant de marques d'affection sensible : ils s'embrassent à tout bout de champ, se disent qu'ils s'aiment passionnément, qu'ils pensent sans cesse l'un à l'autre² », analyse l'historienne Agnès Walch. « Je t'embrasse tant et tant que je puis, écrit Amélie à Frédéric, je ne pense qu'à toi³... » ; « Je t'envoie les meilleurs baisers salés⁴ » ; « Je t'aime je ne sais plus comment⁵ ». « N'ayons pas honte de ces aimables puérités, lui répond Frédéric, et si nous devons vieillir un jour, que

1. Lettre du 13 octobre 1843, *ibid.*, p. 570 et suiv.

2. Agnès WALCH, « Un itinéraire matrimonial exemplaire », art. cité, p. 81.

3. Lettre du 17 juillet 1844, in *Correspondance Frédéric Ozanam et Amélie Soulacroix*, *op. cit.*, p. 584.

4. Lettre du 4 août 1844, *ibid.*, p. 687.

5. Lettre du 28 juillet 1844, *ibid.*, p. 636.

AMÉLIE ET FRÉDÉRIC OZANAM

notre amour garde sa jeunesse éternelle¹. » Ainsi, les époux ne se quittent jamais vraiment, ils se retrouvent chaque jour au moins en pensée et en prières. Amélie, qui va à la messe chaque matin, communique pour être tout le temps en union avec Frédéric. « Adieu cher bien-aimé, je t'aime de toute mon âme, je ne pense qu'à toi, et si ma pensée était autant préoccupée du bon Dieu que de toi, je serai en prière perpétuelle². » Frédéric, à son tour: « Adieu ma tendre amie, mon cœur, ma colombe blanche, mon ange bien-aimé. Adieu, à Dieu seul toi et moi, nous deux ensemble maintenant et toujours³. »

Leur amour est pourtant mis à rude épreuve car, après la deuxième fausse couche d'Amélie, les médecins préconisent d'attendre avant d'envisager une nouvelle grossesse. Madame Soulacroix suggère même aux époux à peine réunis de faire un temps chambre à part...

Enfin, le 24 juillet 1845, une petite Marie naît au foyer des Ozanam. Amélie a pris toutes les précautions pour que cette grossesse aboutisse, elle est restée alitée de longs mois et l'a accompagnée d'une neuvaine à la Vierge Marie. Pour Frédéric, c'est l'explosion de joie. « Je ne puis voir cette douce figure, toute pleine d'innocence et de pureté, sans y trouver l'empreinte sacrée du Créateur, moins effacée qu'en nous⁴ », écrit-il béat d'admiration devant sa fille. Pour lui, être père est « un ministère », « une sorte de royauté, une espèce de sacerdoce »⁵. La naissance de cette petite fille a pour effet d'unir encore plus ses parents. En dépit des premières craintes de Frédéric, l'amour conjugal n'a pas terni les amitiés, ni la charité. Le mariage et la famille ont au

1. Lettre du 18 juillet 1844, *ibid.*, p. 586.

2. Lettre du 27 juillet 1844, *ibid.*, p. 633.

3. Lettre du 25 juillet 1844, *ibid.*, p. 616.

4. Lettre du 7 août 1845, cité par Xavier LACROIX, « Frédéric Ozanam, amoureux, époux et père », art. cité, p. 201.

5. Gérard CHOLVY, *Frédéric Ozanam, op. cit.*, p. 381.

contraire élargi son cœur. Frédéric, revenant sur ses premières années de mariage, écrit à un ami : « Quatre ans et demi se sont écoulés, non sans épreuve, et rien n'a diminué l'enchantement des premiers jours¹. » Marie est baptisée deux jours après dans leur paroisse, à Saint-Sulpice, en présence de la famille d'Amélie, qui a déménagé pour habiter le même quartier parisien que les Ozanam. Elle restera enfant unique.

Entre-temps, en novembre 1844, quelques mois après le décès subit du professeur Fauriel, dont il assurait la suppléance, Ozanam a fait jouer ses relations pour soutenir sa candidature et a obtenu la chaire de littérature étrangère à la Sorbonne. Il abandonne donc son cours supplémentaire à Stanislas, au grand regret de l'institution. Maintenant que sa carrière est assurée, il va pouvoir se donner pleinement à sa vocation, à ses étudiants. Si sa position de chrétien est difficile à tenir à la faculté en cette période d'anticléricisme, il revendiquera toujours cette double appartenance, se disant pleinement « de l'Église et de l'Université² ». Un jour, il découvre à la porte de l'amphithéâtre une pancarte malintentionnée : « Ici, cours de théologie. » Ozanam ne se démonte pas et rectifie en public : « Je n'ai pas l'honneur d'être un théologien, mais j'ai le bonheur d'être chrétien³. » Si l'orateur reçoit souvent des applaudissements sincères de l'auditoire, c'est que Frédéric prépare ses cours avec un labeur acharné. « Ceux qui n'ont pas entendu professer Ozanam ne connaissent pas ce qu'il y a de plus personnel dans son talent, témoigne son ami et professeur Jean-Jacques Ampère. Préparations laborieuses, recherches opiniâtres dans les textes, science accumulée avec de grands efforts, et puis improvisation brillante et colorée, tel

1. Lettre à Christophe Falconnet, 14 janvier 1846, *ibid.*, p. 555.

2. Lettre à son beau-père, le recteur Soulacroix, le 5 avril 1843, cité in Raphaëlle CHEVALIER-MONTARIOL, *Amélie et Frédéric Ozanam*, *op. cit.*, p. 64.

3. Jean-Paul SAVIGNAC, *Le Bienheureux Frédéric Ozanam*, *op. cit.*, p. 38.

était l'enseignement d'Ozanam¹. » Amélie raconte dans ses notes que Frédéric n'entreprenait rien de grave sans prier : « Avant de partir pour son cours, il se mettait à genoux pour demander à Dieu la grâce de ne rien dire pour s'attirer les applaudissements, mais de ne parler que pour la gloire de Dieu et le service de la vérité. Jamais il n'a manqué de faire cette prière quand il devait parler en public, il voulait même que je le fisse avec lui². »

Chaque matin, Frédéric débute sa journée par un signe de croix, prie et médite une lecture de la Bible, en grec, environ une demi-heure. Puis il reçoit les étudiants qui le demandent, même en cas de grande fatigue. Il s'intéresse à leurs études, mais aussi à tout ce qui les anime. À Amélie qui trouve qu'il en fait trop, il réplique qu'il ne faut « jamais refuser une occasion de faire un peu de bien » et « qu'il [sait] trop ce qu'il [doit] aux conseils de certaines personnes »³. Avec ses interlocuteurs qui ne pensent pas comme lui, il répond avec autant d'amour que possible. « Quelquefois, il s'emportait parce qu'il était naturellement impatient, se souvient Amélie, mais il réparait aussitôt la peine qu'il avait pu causer⁴. » Il ne juge pas les non-croyants, ce qui lui vaut l'estime de tous et qui fera dire à un athée comme Renan : « Ozanam, comme nous l'aimions⁵ ! »

Le couple passe l'année 1847 en Italie, Frédéric ayant obtenu une mission culturelle d'un an dans ce pays qu'il aime et dont il veut approfondir la littérature. Les époux se trouvent à Rome lorsqu'ils apprennent la mort du frère d'Amélie, Théophile, à l'âge

1. Cité in Mireille BEAUP, *Frédéric Ozanam, homme de lettres et chercheur de Dieu. Un portrait à partir de sa correspondance*, Paris/Les Plans-sur-Beix, Collège des Bernardins/Parole et silence, 2017, p. 76.

2. « Notes biographiques d'Amélie Soulacroix », art. cité, p. 307.

3. *Ibid.*, p. 315.

4. *Ibid.*, p. 317.

5. Raphaëlle CHEVALIER-MONTARIOL, *Amélie et Frédéric Ozanam, op. cit.*, p. 76.

de 24 ans. C'est pour eux un arrachement. Ils rentrent à Paris courant juillet et s'installent rue de Vaugirard.

Frédéric a horreur du luxe. Il vit sobrement, ne fait pas vraiment attention à ses vêtements ni à son alimentation. C'est un homme scrupuleux, sévère pour lui-même et rigoureux dans l'observation des lois de l'Église. Mais le dimanche et les jours de fête, il tient aux extras et n'hésite pas à acheter des bonbons, d'autant qu'Amélie en raffole. Les Ozanam sont aussi connus pour leur grande générosité : ils donnent un dixième de leurs dépenses aux pauvres, et parfois jusqu'à un sixième. Ils tâchent d'ailleurs toujours de prévoir cette part, ainsi « les pauvres n'ont pas les restes ni les miettes. Frédéric prétend même que lorsque le don est fait d'avance, il est plus léger¹ ». Le couple préfère s'acheter de beaux meubles et des vêtements à la mode pour donner du travail aux ouvriers plutôt qu'épargner. Ozanam développe ainsi une pensée sociale dont bien des éléments seront repris par l'Église : option préférentielle pour les pauvres, incitation des riches à investir pour donner du travail plutôt qu'à accumuler les richesses, dimension sociale de la propriété privée... Frédéric imagine aussi un « salaire naturel » (ancêtre du Smic), dénonce l'exploitation et demande protection sociale et retraite... Il invite même les prêtres à quitter leurs paroisses bourgeoises pour aller aux périphéries ! Lui-même, en tant que chrétien, se sent investi de la mission de faire le lien entre les hommes, d'être un médiateur entre les classes sociales, pour conjurer la lutte qui se prépare entre « la puissance de l'or » et « la puissance du désespoir ». C'est pourquoi il fonde en avril 1848 avec Lacordaire le journal *L'Ère nouvelle* pour tenter de réconcilier l'Église et le peuple.

Le dimanche, la table eucharistique se prolonge par la présence auprès des pauvres. Frédéric visite les familles qui lui sont confiées par sa conférence Saint-Vincent-de-Paul. Amélie et Marie, qui ne prennent pas part à ces visites, sont associées à

1. *Ibid.*, p. 94.

AMÉLIE ET FRÉDÉRIC OZANAM

ses rencontres : elles demandent des nouvelles et se tiennent au courant ; lui leur confie ses chagrins et demande qu'on prie pour lui. Ozanam ne refuse jamais l'aumône, même lorsque celle-ci n'est pas méritée. Un jour, un Italien qu'il a longtemps secouru mais dont il a appris la malhonnêteté vient frapper à sa porte. Frédéric s'indigne de son attitude et le renvoie vertement, mais il se repent aussitôt de sa dureté, « disant qu'on n'avait pas le droit de refuser un morceau de pain, même au plus vil scélérat¹ » et qu'il aurait lui-même besoin de la miséricorde de Dieu à son égard. Saisissant alors son chapeau, il court de toutes ses forces jusqu'au milieu du Luxembourg pour donner au malheureux ce qu'il a réclamé.

Au moment de la révolution de 1848, la situation est alarmante et Frédéric envisage qu'Amélie se réfugie à Versailles, mais elle n'en fait rien. En cette période qui aggrave le chômage et la situation économique, Amélie s'engage dans l'Œuvre des faubourgs. Elle visite aussi des familles pauvres avec Madame Récamier (les femmes ne sont pas alors admises à la Conférence devenue Société Saint-Vincent-de-Paul, afin que les hommes aillent eux-mêmes sur le terrain et ne leur laissent pas les tâches les plus pénibles). Frédéric, lié à l'œuvre lyonnaise de la Propagation de la foi, s'investit avec Amélie au service des Missions étrangères, mais aussi à l'Œuvre d'Orient, au Réseau des écoles chrétiennes... Non, vraiment, contrairement aux craintes de Frédéric, le mariage n'a pas terni la charité des deux époux. Il a au contraire ouvert largement leurs deux cœurs, unis à la détresse du monde.

« Admirateurs de François d'Assise, écrit leur descendante, les Ozanam savent rendre grâce au Créateur de tout ce qu'Il leur a donné et de tout ce qu'Il dispense de beau, de bien dans le monde. Un beau paysage, un bon dessert le dimanche, une fleur

1. « Notes biographiques d'Amélie Soulacroix », art. cité, p. 333.

échangée dans une lettre comblent leur cœur¹. » Ils s'émerveillent de tout, accomplissant ensemble un « sacrifice de louange » en (re)donnant au Ciel tout ce qu'ils ont reçu. Pour l'historien Charles Mercier, leur amour conjugal devient progressivement itinéraire spirituel : « Frédéric semble passer d'une conception où la volonté de Dieu entre en conflit avec ses désirs et ses attachements humains (le besoin d'affection, la carrière universitaire) à une autre perception, dans laquelle Dieu est en quelque sorte l'origine de ses désirs profonds et les bénit². »

À partir de 1851, les époux font la promesse de ne plus jamais se quitter. Dans sa dernière lettre à Frédéric, Amélie lui murmure comme à l'oreille : « Je t'écris mon cher bien-aimé, parce que je trouve bien doux de te parler un peu et aussi parce que je sais que le temps te dure de ne pas me voir. Toutes les expériences que nous faisons nous confirment de plus en plus que nous ne sommes pas faits pour nous quitter. J'espère que le Bon Dieu voyant cela, nous laissera vieillir bien longtemps ensemble, puisque nous n'allons pas bien chacun de notre côté³. »

En 1852, Frédéric tombe gravement malade. Une pleurésie, diagnostiquent les médecins. Il n'est plus capable d'assurer ses cours. Il est aussi effondré par la tournure des événements : les barricades à Paris, le renversement de la jeune République, en laquelle il avait mis ses espoirs de démocratie, de liberté, d'avancées sociales et de respect de la vie humaine. Au lendemain du coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte, la Sorbonne est au bord de l'émeute. Aucun professeur ne fait cours. La conscience professionnelle d'Ozanam l'oblige à se lever, contre l'avis de

1. *Ibid.*, p. 92.

2. Mgr Renauld DE DINECHIN, Charles MERCIER, Luc DUBRULLE, *Frédéric Ozanam, l'homme d'une promesse*, *op. cit.*, p. 138.

3. Lettre du 30 juillet 1851, in *Correspondance Frédéric Ozanam et Amélie Soulacroix*, *op. cit.*, p. 756.

son médecin et de sa femme, pour assurer son cours malgré son extrême fatigue. Devant un auditoire médusé, il termine par ces mots : « Messieurs, on reproche à notre siècle d'être un siècle d'égoïsme et l'on dit les professeurs atteints de l'épidémie générale. Cependant, c'est ici que nous altérons nos santés, c'est ici que nous usons nos forces. Je ne m'en plains pas, ma vie vous appartient, je vous la dois jusqu'au dernier souffle et vous l'aurez. Quant à moi, Messieurs, si je meurs, ce sera à votre service¹. »

Ozanam demande un congé de quatre mois pour études en Italie – congé qui sera prolongé étant donné son état de santé, car il est atteint d'une tuberculose rénale. Il part avec Amélie et Marie, 7 ans, dans sa deuxième patrie, après avoir passé quelques jours en Espagne. Sachant sa fin proche, il se prépare en cette année 1853 à offrir toute sa vie à Dieu. Dès qu'il va mieux, il visite les conférences Saint-Vincent-de-Paul locales qui ont essaimé en Italie, prononce des discours, écrit. On le supplie de prier pour sa guérison, mais Frédéric s'en remet totalement à la volonté divine. Un jour, un séminariste vient le trouver et veut offrir sa vie contre la sienne. « L'affection que Fred inspirait était si profonde et si passionnée, raconte Amélie, que d'autres jeunes gens m'ont dit avoir offert à Dieu leur vie en échange de la sienne². »

À Pise où il passe l'hiver, Frédéric emploie tout son temps à lire les Écritures et à les annoter. Son corps devient très enflé, sa femme doit le frictionner pour faire circuler le sang. Il souffre et trouve humiliant de se laisser ainsi soigner par sa femme. À mesure que la maladie progresse, il vit sans cesse dans la présence de Dieu, ce qui ne l'empêche pas d'implorer le Seigneur : « Me laisserez-vous la douceur de vieillir auprès de ma femme et d'achever

1. Mgr Renauld DE DINECHIN, Charles MERCIER, Luc DUBRULLE, *Frédéric Ozanam, l'homme d'une promesse*, op. cit., p. 76.

2. « Notes biographiques d'Amélie Soulacroix », art. cité, p. 340.

COUPLES DE FEU ET DE FOI

l'éducation de mon enfant¹? » Près de Livourne où le couple a loué une maison, il s'assoit le soir au balcon pour contempler la mer. « Un de ces soirs où nous étions si tristes et si calmes, je lui demandai quel était le plus grand don de Dieu, se souvient Amélie, il me dit que c'était la paix du cœur, que sans cette paix on pouvait tout posséder sans être heureux, qu'avec elle on pouvait supporter les plus dures afflictions et l'approche de la mort². » Ils se préparent ensemble à la mort de Frédéric, qu'ils regardent en face. Ozanam est bien conscient de ses péchés, mais il a une totale confiance en la miséricorde de Dieu : « Et pourquoi craindrais-je Dieu ? Je l'aime tant³ ! », s'exclame-t-il. Le 15 août, il se lève une dernière fois pour assister à la messe à l'église. Le 23, ne pouvant acheter des fleurs à Amélie, comme il le faisait chaque mois, l'époux toujours aussi amoureux demande qu'on aille cueillir une branche de myrte qu'il a repérée au bord de la mer, pour la lui offrir.

Amélie avertit les deux frères de Frédéric de la gravité de son mal. Charles, qui est médecin, arrive sur place et décide de le rapatrier à Marseille. Quelques jours plus tard, Ozanam reçoit les derniers sacrements. Alors, Amélie s'approche : « Je restai à genoux près de lui, priant à haute voix et voulant à ces moments suprêmes faire avec lui notre dernier sacrifice⁴. »

Frédéric meurt le lendemain, le 8 septembre 1853, fête de la Nativité de la Vierge Marie.

Lorsque Frédéric Ozanam quitte ce monde, à l'âge de 40 ans, il laisse seules sa femme de 32 ans et sa fille de 7 ans. Le 23 avril 1853, jour de ses 40 ans, Ozanam avait écrit son testament : « À ma tendre Amélie, qui a fait la joie et le charme de ma vie, et dont les

1. Prière de Frédéric Ozanam du 23 avril 1853, dite « prière de Pise » *ibid.*, p. 352.

2. « Notes biographiques d'Amélie Soulacroix », art. cité, p. 342.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*, p. 346.

AMÉLIE ET FRÉDÉRIC OZANAM

soins si doux ont consolé depuis un an tous mes maux, j'adresse des adieux courts, comme toutes les choses de la terre. Je la remercie, je la bénis et je l'attends. Au ciel seulement je pourrai lui rendre autant d'amour qu'elle en mérite¹... »

Les obsèques ont lieu le 15 septembre à Paris, à l'église Saint-Sulpice, en présence d'une foule immense. On veut inhumer Ozanam au cimetière du Montparnasse, mais Amélie désire ardemment que le cercueil repose dans une église, faveur impossible à obtenir à l'époque. Elle se rend à la chapelle des Carmes – alors tenue par les Dominicains – et, après d'inextricables tracasseries administratives, obtient un caveau dans une chapelle souterraine, dans le périmètre de l'Institut catholique de Paris. C'est là qu'Ozanam est inhumé secrètement. Pour Amélie, cette heureuse issue est une grâce du bon Dieu, qui l'a conduite et qui a « tout aplani ». Elle se souvient alors qu'en 1852, avant de partir en Italie, Frédéric déjà souffrant venait assister à la messe avec elle à la chapelle des Carmes tout près de chez eux – ils avaient alors déménagé rue de Fleurus. Elle avait eu le pressentiment de la mort prochaine de son bien-aimé et avait supplié le Seigneur : « Ne me l'enlevez pas, mon Dieu, laissez-le-moi. » Et, levant les yeux vers la chapelle des anges gardiens, elle avait lu comme une inscription sur la paroi : « Ici repose Frédéric Ozanam². » Tout à son chagrin, elle n'y avait vu que la confirmation de sa prémonition – la mort prochaine de son mari. Mais elle ne pouvait s'imaginer alors que c'est précisément à cet endroit que reposerait désormais Ozanam.

Que faire à 32 ans quand on a perdu l'amour de sa vie ? Amélie plonge dans l'obscurité de la foi : « Je suis une aveugle qui pleure

1. *Ibid.*, p. 350.

2. Amélie OZANAM SOULACROIX, « Note à l'adresse de ses descendants », cité in *Frédéric Ozanam. Actes du Colloque*, *op. cit.*, p. 362 et suiv.

la lumière, mais dont je sais bien qu'elle existe¹», note-t-elle. Il lui reste « toute une vie pour pleurer² ». D'ailleurs elle ne peut retenir ses larmes dès que le nom de Frédéric est prononcé.

Dans l'immédiat, elle doit résoudre un certain nombre de questions matérielles. Mais très vite, elle va s'immerger dans l'œuvre littéraire de son mari. « Amélie avait conscience de vivre avec un être exceptionnel, témoigne leur descendante. S'occuper de son œuvre posthume fut une consolation³. » Durant la maladie de Frédéric, Amélie avait renforcé sa collaboration avec lui : il lui lisait les pages qu'il écrivait dans la journée, sollicitait ses conseils, l'associait à ses travaux, lui donnait des instructions pour des publications posthumes. Désormais, c'est elle qui prend le relais et assure la promotion de l'œuvre de son mari. Elle s'occupe de la traduction des *Fioretti* de saint François, publiés dans l'ouvrage d'Ozanam *Les Poètes franciscains au XIII^e siècle*, même si son nom n'est jamais mentionné. Investie d'un « devoir sacré », Amélie continue ce travail de sélection de textes, d'annotation et de vérification des manuscrits, de structure et de rédaction, en associant les collègues universitaires d'Ozanam, mais aussi en devenant la cheville ouvrière de la publication. Elle fait le lien avec les éditeurs lyonnais et lance une souscription pour que le projet aboutisse. C'est à elle que l'on doit *Le Livre des malades*, recueil posthume de notes de Frédéric sur des textes bibliques qui le soutenaient spirituellement. Sous sa houlette, les *Œuvres complètes* de Frédéric Ozanam sont publiées en plusieurs tomes. Il est d'ailleurs probable que certaines préfaces soient de sa main. Elle classe enfin le courrier de Frédéric – lui-même a écrit quelque 1 500 lettres à 200 interlocuteurs – et reste la gardienne

1. *Ibid.*, p. 303.

2. *Ibid.*, p. 366.

3. Raphaëlle CHEVALIER-MONTARIOL, Xavier LACROIX, Marcel VINCENT, débat animé par Yves KRUMENACKER, « Frédéric Ozanam, le saint laïque », art. cité, p. 211.

AMÉLIE ET FRÉDÉRIC OZANAM

des archives familiales qu'elle aura à cœur de transmettre avec la plus grande fidélité.

Pour conserver vive la mémoire de son illustre ami, Lacordaire propose d'écrire une notice biographique sur Ozanam et demande à Amélie ses notes personnelles. Elle lui transmet quatre-vingts feuillets, non pour louer son mari bien-aimé – il méprisait les louanges –, mais pour que le récit de sa vie « toute remplie de la pensée de Dieu et de la pratique constante des plus simples et des plus grandes vertus » invite les jeunes lecteurs à l'imiter. « Je voudrais pouvoir écrire encore pour ma fille, écrit-elle le cœur meurtri, mais cela remue si profondément toutes les douleurs de mon âme que je crains de ne pas en avoir la force, et cependant je voudrais qu'elle sût un jour quel père Dieu lui avait donné¹. » Amélie est très sensible à tout ce qui lui rappelle son cher époux. Chaque objet de son intérieur, même sans valeur objective, est précieux à ses yeux, comme cette canne que Frédéric avait achetée dans les Pyrénées et qu'il s'était promis, s'il guérissait, d'exposer en ex-voto au tombeau de saint Vincent de Paul... Elle repense aussi à toutes ces lettres que Frédéric lui faisait parvenir pendant leur temps de fiançailles : « Ces admirables lettres sont encore ma joie, écrit-elle avec émotion, tant j'y trouve à découvert toute son âme vivante². »

Amélie continue à participer aux nombreuses œuvres qu'ils ont soutenues pendant leur mariage. En 1849, elle organise la première souscription pour le Denier de Saint-Pierre. Sensible à la condition des femmes, elle s'intéresse notamment à celles qui sortent de prison et s'investit dans l'Œuvre du Bon Pasteur – l'ancêtre du Nid, qui s'occupe de femmes prostituées et les aide à trouver du travail. Elle se rend régulièrement à Saint-Lazare auprès de celles qui sont encore dans la rue et les incite à rejoindre le

1. « Notes biographiques d'Amélie Soulacroix », art. cité, p. 305.

2. *Ibid.*, p. 327.

COUPLES DE FEU ET DE FOI

Bon Pasteur: « Depuis dix-huit ans que je viens à Saint-Lazare je n'ai pu m'habituer à voir votre misère. Mon cœur se serre toujours avec une inexprimable douleur en regardant tant de jeunes filles toutes à l'âge où l'on est heureuses, où l'on jouit de la vie qui est encore légère¹. » Dans ses papiers, on retrouvera un brouillon de lettre à un haut fonctionnaire dans lequel elle s'insurge de l'inaction des pouvoirs publics, incapables de protéger des jeunes filles de la campagne débarquant à Paris comme autant de proies faciles. Elle prend la défense de ces malheureuses – dont certaines ne sont pas majeures – avec une rare virulence et dénonce l'esclavage sexuel. Lobbyiste avant l'heure, elle intervient aussi lorsque la loi sur le divorce est en passe d'être rétablie sous la III^e République. Amélie fait alors rééditer un texte de Frédéric, *Du divorce*, paru dans le journal qu'il avait fondé, *L'Ère nouvelle*, et l'envoie à tous les députés.

Si la priorité d'Amélie est de faire connaître la pensée et la personne d'Ozanam et de cultiver sa mémoire, l'éducation de leur fille Marie est tout aussi importante à ses yeux. Elle veille sur elle avec une particulière attention, lui transmet les valeurs de Frédéric, celles qui ont toujours prévalu dans leur famille : la foi, la charité, le développement des facultés de l'esprit, les arts. En 1866, la jeune fille se marie avec un Lyonnais aisé, Laurent Laporte. De ce foyer naîtra un enfant unique : Frédéric. Celui-ci se mariera à son tour et aura six enfants, dont un fils prêtre et une fille laïque consacrée.

Au terme d'une vie passée dans l'ombre, toute donnée à Frédéric, à ses œuvres, et à leur fille Marie, Amélie s'éteint à Écully près de Lyon, le 26 septembre 1894, à l'âge de 74 ans.

1. Notes personnelles, Archives Laporte Ozanam, cité par Raphaëlle CHEVALIER-MONTARIOL, Xavier LACROIX, Marcel VINCENT, débat animé par Yves KRUMENACKER, « Frédéric Ozanam, le saint laïque », art. cité, p. 103.

AMÉLIE ET FRÉDÉRIC OZANAM

Elle est inhumée avec la famille Soulacroix, au cimetière du Montparnasse.

Le 22 août 1997, en pleines Journées mondiales de la jeunesse, à Notre-Dame de Paris, le pape Jean Paul II proclame Frédéric Ozanam bienheureux, désormais fêté le 9 septembre. « Frédéric Ozanam a cru en l'amour, déclare le pape, l'amour que Dieu a pour tout homme. Il s'est lui-même senti appelé à aimer, donnant l'exemple d'un grand amour de Dieu et des autres. Il allait vers tous ceux qui avaient davantage besoin d'être aimés que les autres, ceux auxquels Dieu Amour ne pouvait être effectivement révélé que par l'amour d'une autre personne. Ozanam a découvert là sa vocation, il y a vu la route sur laquelle le Christ l'appelait. Il a trouvé là son chemin vers la sainteté. [...] Le bienheureux Frédéric Ozanam, apôtre de la charité, époux et père de famille exemplaire, grande figure du laïcat catholique du dix-neuvième siècle, a été un universitaire qui a pris une part importante au mouvement des idées de son temps¹. » C'est donc au nom de sa charité qu'Ozanam a été béatifié par l'Église.

Le seul regret du père Marcel Vincent, biographe de Frédéric, est que le pape n'ait pas béatifié en même temps son épouse Amélie, la grande oubliée de ce procès. Pourtant, « le couple Ozanam a vécu dans un émerveillement toujours renouvelé de la beauté de l'amour humain, pensant qu'il n'y avait rien de plus beau ni de meilleur sur terre et au ciel, parce que cet amour pouvait faire comprendre l'amour divin² ».

1. Béatification de Frédéric Ozanam, Homélie du Saint-Père Jean Paul II, Notre-Dame de Paris, vendredi 22 août 1997.

2. Agnès WALCH, « Un itinéraire matrimonial exemplaire », art. cité, p. 82.

Chronologie

Amélie & Frédéric Ozanam

Amélie Soulacroix (1824-1894) et **bienheureux Frédéric Ozanam** (1813-1853)

Mariés de 1841 à 1853 (12 ans de mariage)

1 fille

Élisabeth & Félix Leseur

Élisabeth Arrighi (1866-1914) et **Félix Leseur** (1861-1950)

Mariés de 1889 à 1914 (25 ans de mariage)

Pas de descendance

Maria & Luigi Beltrame Quattrocchi

Bienheureux Maria Corsini (1884-1965) et **Luigi Beltrame Quattrocchi** (1880-1951)

Mariés de 1905 à 1951 (46 ans de mariage)

4 enfants

Zita & Charles de Habsbourg

Zita de Bourbon Parme (1892-1989) et **bienheureux Charles de Habsbourg-Lorraine** (1887-1922)

Mariés de 1911 à 1922 (11 ans de mariage)

8 enfants

COUPLES DE FEU ET DE FOI

Gianna & Pietro Molla

Sainte Gianna Beretta (1922-1962) et **Pietro Molla** (1912-2010)

Mariés de 1955 à 1962 (6 ans de mariage)

4 enfants

Fabiola & Baudouin de Belgique

Fabiola de Mora y Aragón (1928-2014) et **Baudouin de Saxe-Cobourg** (1930-1993)

Mariés de 1960 à 1993 (33 ans de mariage)

Pas de descendance

Chiara & Enrico Petrillo

Chiara Corbella (1984-2012) et **Enrico Petrillo** (1980-...)

Mariés de 2008 à 2012 (4 ans de mariage)

3 enfants

Table des matières

Préface	7
Introduction.....	13
1. Amélie et Frédéric Ozanam <i>Deux cœurs brûlants de charité</i>	17
2. Élisabeth et Félix Leseur <i>La puissance de la prière</i>	51
3. Maria et Luigi Beltrame Quattrocchi <i>L'aventure du mariage au quotidien</i>	85
4. Zita et Charles de Habsbourg <i>Un destin partagé</i>	111
5. Gianna et Pietro Molla <i>Pas de plus grand amour que de donner sa vie</i>	155
6. Fabiola et Baudouin de Belgique <i>Une rencontre providentielle</i>	183
7. Chiara et Enrico Petrillo <i>L'amour plus fort que la mort</i>	211
Chronologie	245
Bibliographie.....	247
Remerciements.....	259

7 récits extraordinaires de 7 couples ordinaires, chrétiens, bienheureux, saints... et amoureux.

Qui a dit que foi et passion étaient incompatibles ?

Avec justesse et une grande sensibilité, l'auteur nous fait entrer de manière inédite dans l'intimité de sept couples d'hier et d'aujourd'hui. À travers le récit de leur vie, émaillé d'anecdotes et des plus beaux extraits de leurs lettres, nous découvrons comment la foi a été le socle de leur vie conjugale et le véritable secret de leur amour : un amour brûlant, dans les joies du quotidien comme dans les épreuves, parfois jusqu'au don total.

Un livre inspirant pour les couples et tous les chrétiens, qui montre combien le mariage est un magnifique chemin de sainteté.



Mariée et mère de trois enfants, **Raphaëlle Simon** est journaliste indépendante, spécialisée dans les domaines famille, société et spiritualité. Elle est notamment l'auteur d'*Imparfaite et débordée*. Chroniques d'une maman d'aujourd'hui (*Salvator*, 2016) et de *L'Histoire des saints* en bande dessinée (avec Laurent Bidot, *Glénat*, 2019).

19,90 €

ISBN : 978-2-35389-817-6



9 782353 898176